

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 30

Artikel: Interview du Colonel-divisionnaire Jules Borel
Autor: Faesi, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Interview du Colonel-divisionnaire Jules Borel

Dans une des ravissantes et coquettes cités du bord du lac, dont s'enorgueillit le vignoble qui donne à la Suisse un vin fameux et pétillant, le Colonel-divisionnaire Borel a fixé son poste de commandement. D'ici, il dirige la division avec l'autorité et le dynamisme qu'on lui connaît.

Le Colonel-divisionnaire Borel est neuchâtelois, né à Couvet voici cinquante-six ans. Ses préférences l'attiraient dès sa jeunesse vers la carrière militaire, mais il termina d'abord ses études d'ingénieur civil, puis dès 1911 il se consacra entièrement à l'instruction dans l'armée. A la fin de la mobilisation de 1914/18 il est major. Une année après l'armistice nous le retrouvons à l'Ecole supérieure de guerre à Paris dont il suit les cours pendant 2 ans. Dès 1928 il commanda les écoles centrales. Que d'officiers romands ont reçu de lui leur formation de chef de compagnie ou de bataillon! A la fin de 1933 il est promu colonel-divisionnaire et nommé chef d'arme de l'infanterie. En 1936, il prend le commandement de la 3^e division, et en 1938 il succède au Colonel-divisionnaire de Diesbach à la tête de la division jurassienne.

Commander une division en temps de paix est déjà une lourde charge. En temps de mobilisation, elle devient pleine de responsabilité et de travail, surtout quand on est à la tête d'une unité d'armée bilingue composée de troupes de caractères très divers. Pourtant, avec quelle chaleureuse fierté le Colonel-divisionnaire Borel parle-t-il de sa division!

— Aujourd'hui, dit-il, je peux dire qu'elle a de l'altière. L'autre jour, j'ai eu l'occasion de présenter deux régiments, un groupe d'artillerie et une compagnie de sapeurs au Général. La tenue de mes hommes m'a fait plaisir — et, je crois, au Général aussi.

C'est plus qu'un compliment: c'est un éloge dont pourtant le commandant de la division est excessivement avare. Mais cette fierté, il faut la comprendre. En parcourant le vaste secteur des vallées jurassiennes, nous n'avons rencontré nulle part des soldats débraillés ou manquant de tenue. Ce sont là des signes extérieurs d'une discipline ferme.

Cette division est restée mobilisée durant tout l'automne, l'hiver et le printemps. Elle ne s'est pas signalée à l'attention du public par des déplacements massifs. Certains esprits mal informés auraient pu en déduire que les soldats étaient condamnés à l'inactivité. Tel n'est pas le cas, ainsi que M. le Colonel-divisionnaire Borel nous le confirme:

— Nous avons travaillé — et travaillé dur — pendant ces huit mois de mobilisation. Dès le premier jour, nous avons occupé nos lignes de défense et nous les avons fortifiées, en conjuguant nos efforts avec ceux de la brigade frontière qui avait une tâche identique. Pendant des semaines et des mois, nous n'avons fait que creuser et perfectionner toujours davantage nos lignes. Nous avons fait une consommation considérable de bois et de béton. Puis, pour ne pas lasser nos hommes, nous

avons dosé les exercices: pendant qu'une partie des effectifs creusait, l'autre poussait l'instruction militaire. Nous avons augmenté dans une forte proportion l'entraînement et l'assouplissement des unités et des bataillons. Enfin, après des tirs de stand et de combat, nous avons organisé — avant la venue de la mauvaise saison — des manœuvres d'une certaine envergure dans le cadre du régiment combiné.

— Peut-on connaître l'idée de ces manœuvres?

— Rien de plus simple: l'un des partis attaquait le front dont nous assumons la défense tandis que l'autre parti en tenait les positions. Nous avons pu juger ainsi la valeur de notre travail de fortifications et procéder aux quelques rectifications qui s'imposaient.

L'hiver est venu et avec lui le gel qui rend le creusage difficile et interdit le bétonnage. La mauvaise saison exclut également les grandes manœuvres de troupes. La période des congés massifs à son tour a fondu les effectifs, de sorte que tout l'effort des cadres tendait à maintenir les connaissances et l'entraînement acquis. Ce fut le tour de l'instruction dans l'emploi des différentes armes d'infanterie, que le commandant voulait entreprendre depuis longtemps, mais qu'il avait toujours dû renvoyer, faute de temps. Cette longue période de service actif a ainsi permis aux fusiliers de s'initier au maniement de la mitrailleuse. Les mitrailleurs, eux, ont appris à connaître à fond le fusil-mitrailleur, tout comme les canonnières d'infanterie. Bon nombre de fusiliers ont été initiés aux mystères des canons d'infanterie et des lance-mines. Par l'adjonction de ces éléments nouveaux dans l'instruction, l'intérêt des hommes et des cadres ne s'est jamais émoussé.

Dans la préparation au service en hiver, le ski a joué un rôle prépondérant dans la division jurassienne. Elle a organisé dans chacun de ses régiments des cours d'instruction de plusieurs semaines, complétés par des cours de tactique hivernale en haute montagne. La division possède aujourd'hui un contingent de combattants-skieurs qui se comptent par milliers et qui possèdent un entraînement complet aux exigences du service alpin.

— Avez-vous pu organiser quelques exercices intéressants dans le cadre de la division?

— Oui, à tous les échelons, nous avons fait de nombreux exercices: ravitaillements en munitions dans l'artillerie et l'infanterie; exercices de liaisons diurnes et nocturnes dans des conditions souvent très difficiles; cours de gaz et de détection, etc. Nous avons également fait devant les troupes des démonstrations de l'emploi des chars blindés dans l'offensive et l'exploration, parfois avec participation des troupes avec ou contre les chars.

Puis notre conversation s'oriente vers un autre sujet: la préparation morale de notre pays pour l'avenir. Pour cet avenir sombre et incertain qui demande de tous, du soldat comme du civil, une vigilance de tous les instants.

Le Colonel-divisionnaire Borel marque cette nécessité impérieuse:

— Je ne voudrais pas faire figure d'apôtre pessimiste, mais il faut faire comprendre au public, qu'instruites par les événements internationaux, nos troupes doivent être prêtes à intervenir sur n'importe quel front — et sans égard pour la sympathie ou antipathie que nous pourrions éprouver pour les gens d'en face. Nous devons arrêter l'envahisseur d'où qu'il vienne, quelles que soient la couleur de son uniforme et la forme de son casque!

Il y a une nécessité qu'il ne faut jamais se lasser de souligner. Le Général et le Conseil fédéral l'ont bien compris en avertissant le peuple suisse qu'en cas d'agression il ne faudrait pas croire les émissions éventuelles de la radio et les tracts prétendant que l'armée a déposé

les armes et que toute résistance est inutile. Notre arrière comme notre avant doivent savoir et ne jamais l'oublier: en cas d'attaque, nous nous battons, jusqu'au dernier obus, jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'au dernier homme. Tout le reste, ce sont des mensonges de la propagande ennemie.»

Ce sont là les paroles d'un chef militaire que nous n'hésitons pas à livrer à la méditation de nos lecteurs. Elles viennent à leur heure, à un moment où les expériences d'une guerre que nous souhaitons tous rester épargnée à notre pays, parlent un langage direct qui doit être compris de tous. Le Colonel-divisionnaire Borel y a répondu à sa façon, qui est celle d'un soldat, d'un vrai.

Hugues Faesi.

L'Observation aérienne

Des trois rôles principaux de l'aviation en guerre: chasse, bombardement, observation, qui sont tenus, chacun, par des appareils et un personnel spécialisés — du moins dans les flottes aériennes des grandes nations —, il semble qu'une place moins importante soit attribuée à ce dernier dans les conversations de l'arrière.

Aviation de chasse et aviation de bombardement ont, en effet, un rôle héroïque et visiblement destructif. Leur intérêt, au point de vue militaire, justifie le jugement porté par le public. L'une aidant l'autre, elles sont capables de porter à l'ennemi des atteintes graves au sein de régions éloignées du front. Nous parlerons donc de cette activité plus discrète d'une catégorie de combattants aériens dont l'arme essentielle n'est ni la bombe, ni la mitrailleuse, mais un appareil généralement tenu pour très pacifique: l'appareil photographique.

Si l'appareil d'observation est armé et capable de se défendre victorieusement, son but n'est pas de combattre. Il ne recherche pas la «bagarre». S'il lutte contre un adversaire, c'est parce que le combat lui paraît être le moyen le meilleur d'échapper à la destruction et de rapporter de précieux renseignements dont, le plus souvent, il ignore l'importance.

On sait quel parti l'astronomie a tiré de la photographie dans le relevé de la carte du ciel. La géodésie a utilisé ses services pour le levé des régions terrestres les moins accessibles. Des «télé-objectifs» permettent d'établir avec rapidité et précision des cartes qui exigeraient d'interminables délais avec le seul emploi des méthodes géométriques. Il n'est plus nécessaire de cheminer sur le sol dont on veut faire le levé: il suffit de le survoler.

L'art militaire ne pouvait manquer de tirer profit d'un système de levé n'exigeant pas la possession préalable du territoire dont on veut établir la carte, puisque les territoires interdits sont précisément ceux qui présentent le plus d'intérêt au point de vue militaire.

On peut ainsi, par la double action de la photographie et de l'aviation, obtenir la carte précise de régions occupées par des populations farouchement hostiles à toute intrusion sur leur sol. Les opérations, dans ce cas, ne sont pas sans danger, car la panne est une éventualité qu'il faut bien prendre en considération.

Cela nous explique l'existence de ces zones nombreuses interdites à l'aviation depuis sa naissance. Tout voyageur aérien peut être un observateur malgré son aspect inoffensif. Le plus banal des «coucou» peut être muni d'un appareil de levé qui le rend plus dangereux qu'un

bombardier puissant animé d'intentions nettement agressives.

Les coups que l'observateur porte à l'ennemi, s'ils ne sont pas directs, n'en sont pas moins plus précis et vigoureux. L'artillerie de position tire un excellent profit des relevés photographiques.

Si le relevé des positions est précieux pour le commandement, ce n'est pas là, malgré tout, l'essentiel de l'observation aérienne en période d'hostilité. Après avoir situé l'objectif avec précision, il faut le détruire par un tir bien réglé et l'avion muni d'un émetteur à ondes courtes permet des rectifications instantanées.

En outre, par la multiplication des relevés effectués sur une même position, l'observateur aérien peut rendre des services plus importants encore. En effet, si cette observation est bien conduite, le commandement peut arriver à connaître tout ce qui se passe chez l'ennemi.

Ce dernier a beau multiplier les ordres, il ne peut empêcher que de légères imprudences, de menus laisser-aller ne se produisent parmi ses effectifs. De petits détails dont chacun, considéré seul, ne présenterait pas le moindre intérêt sont impitoyablement enregistrés sur les pellicules de l'observateur et, de cet ensemble, scruté dans le silence d'un bureau, par des militaires très avertis, se tirent des conclusions décisives.

C'est ainsi que les états-majors se penchent sur les cartes d'observation pour y déchiffrer la formule de la victoire.

Bibliographie

Le carnet d'un mobilisé, par le sdt. san. Jean Huguenin, avec 10 dessins de Nolim. Aux éditions des nouveaux cahiers. La Chaux-de-Fonds. Prix: Fr. 2.—

C'est avec un réel intérêt que l'on parcourt les quelques cent pages de ce carnet dans lequel l'auteur s'est plu à retracer, d'une plume fine et alerte, tous les événements saillants des premiers mois de notre mobilisation.

L'horizon de l'ouvrage ne dépasse pas le cadre de l'unité dans laquelle sert l'écrivain, mais on n'a pas de peine à s'imaginer que les scènes décrites sont également celles que vivent des milliers d'autres soldats dans toutes les parties du pays.

Dans sa simplicité, le «Carnet d'un mobilisé» reflète la confiance tranquille du soldat suisse envers nos institutions tant militaires que civiles, de même qu'il révèle la bonne humeur avec laquelle il accepte le lourd sacrifice qui lui est aujourd'hui demandé. A ce titre déjà, et aussi parce qu'il est l'œuvre d'un soldat sur pied de guerre, le «Carnet d'un mobilisé» doit figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout bon citoyen. Nous ne pouvons en tout cas que recommander la lecture de cet ouvrage à nos lecteurs. Civils et militaires y prendront le même plaisir.

N.